

BIEBUYCK Daniel P., *Sherungu Muriro : mémoires d'un Nyanga*

Paris : Éditions Geuthner, 2013, 320 p, textes transcrits, traduits et édités par Daniel P. Biebuyck.

Cécile Leguy

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/clo/2411>

DOI : 10.4000/clo.2411

ISSN : 2266-1816

**Éditeur**

INALCO

**Édition imprimée**

Date de publication : 31 décembre 2015

ISBN : 9782858312276

ISSN : 0396-891X

**Référence électronique**

Cécile Leguy, « BIEBUYCK Daniel P., *Sherungu Muriro : mémoires d'un Nyanga* », *Cahiers de littérature orale* [En ligne], 77-78 | 2015, mis en ligne le 10 mai 2016, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clo/2411> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clo.2411>

---



Cahiers de littérature orale est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

**BIEBUYCK Daniel P., 2013, *Sherungu Muriro : mémoires d'un Nyanga*, Paris : Éditions Geuthner, 320 p, textes transcrits, traduits et édités par Daniel P. Biebuyck.**

Daniel P. Biebuyck nous propose un ouvrage original à deux voix. D'une part celle de Sherungu Muriro, barde nyanga de l'ex-Congo belge au caractère bien trempé qu'il a rencontré au début des années 1950 et dont il a sollicité le récit des mémoires ; d'autre part la sienne propre qui, en tant qu'ethnologue, a continuellement le souci de situer les faits et d'apporter des éléments explicatifs au récit autobiographique de son informateur.

Après une introduction présentant l'histoire de cette rencontre, le contexte et l'homme, l'ouvrage est composé de parties thématiques où alternent extraits des mémoires de Sherungu et commentaires de l'ethnologue. La première partie est consacrée à une présentation sociologique du personnage à partir de ses noms et titres, de ses réseaux relationnels et de tous les proches parents dont il parle dans ses mémoires. Fils d'un chasseur connu pour ses dons de guérisseur mais prématurément décédé, Sherungu est surtout lié à sa mère et à la famille de celle-ci, notamment à ses oncles maternels dont le rôle est crucial dans le système de parenté (de type Omaha) des Nyanga. Cependant, comme le fait remarquer D. P. Biebuyck, il semble avoir eu toute sa vie « une certaine nonchalance quant à ses responsabilités vis-à-vis des gens avec lesquels il avait des relations intimes » (p. 51), aimant la chasse et la vie en forêt, il était aussi musicien, friand de moments festifs et de conquêtes amoureuses. La femme qui lui avait été donnée dans sa jeunesse ne lui plaisait guère et ils vécurent très souvent séparés, même si elle lui donna quatre filles et fut sa seule épouse légitime. Unis par des liens rituels, ils ne pouvaient rompre leur alliance et devaient se retrouver pour assumer certaines obligations vis-à-vis du chef, malgré leur dédain réciproque. Ils se rapprochèrent cependant et, dans les années 1950, quand l'ethnologue rencontra Sherungu, ils vivaient ensemble en bonne entente.

La deuxième partie est consacrée aux relations sociopolitiques, d'une part avec les Pygmées Baremba avec lesquels Sherungu partage des parties de chasse

et le goût pour la musique (ainsi dit-il d'eux « les chants qui leur ruissèlent de la bouche sont beaux à mourir ! » [p. 73]), d'autre part avec le chef, en particulier Nkumbirwa, qui fut le représentant des Nyanga en tant que chef sacré mais aussi pour l'administration coloniale. Sherungu est assez discret dans ses mémoires au sujet de ses relations avec la chefferie, car la plupart des rites qu'il devait effectuer avec son épouse étaient secrets. Membre du collège des experts rituels en tant que *musao* (conseiller principal), Sherungu jouait symboliquement le rôle de « femme » du chef. C'est un rôle rituel important, notamment lors de l'initiation de celui-ci, mais aussi lors de tous les moments forts de sa vie ou de celle de ses proches, comme les naissances et les décès, dont le chef doit être lui-même éloigné par mesure de protection envers toute pollution potentielle. Le *musao* a également un rôle de porte-parole et de messenger, accompagnant le chef dans tous ses déplacements. Sherungu manifeste dans ses mémoires une certaine incompréhension lors de la nomination de nouveaux chefs par l'administration coloniale. Il s'est d'ailleurs enfui plus de deux ans, mécontent du comportement d'un de ces nouveaux chefs nommés sans qu'il soit tenu compte des traditions.

Sherungu relate ensuite ses expériences avec une certaine fierté, en particulier des faits marquants et de tout ce qu'il a appris durant sa jeunesse, avant les années 1920. Éruption du volcan Nyiragongo, blessures et maladies sont des événements mémorables. Sa circoncision, à laquelle il réussit plusieurs fois à échapper, nous est relatée en détail, ainsi que les pactes de sang conclus avec plusieurs personnes durant sa vie. Puis, ce sont les principales activités qui font l'objet d'une quatrième partie où est détaillé ce qui fait le quotidien de notre héros. En premier lieu, la chasse, qui le passionne – en particulier la chasse avec lance et chiens – mais à laquelle il ne peut pas toujours s'adonner du fait des nombreuses tâches que l'administration coloniale lui impose, comme celles de porteur ou de cantonnier – dont l'ethnologue parviendra à le libérer en en faisant son informateur – ou encore le travail agricole que, à l'instar de tout Nyanga, il n'apprécie guère. Bien que conscient des dangers de la forêt, additionnant les récits d'accident de chasse dans ses mémoires, Sherungu se présente avant tout comme un grand chasseur admiratif des animaux dont il relate les aventures dans ses contes. Car Sherungu compte aussi au nombre de ses principales activités celle de conteur, même s'il ne met pas lui-même ses talents de narrateur en valeur dans son autobiographie, préférant se présenter comme musicien, qu'il est également, ou encore comme guérisseur, fonction reçue en héritage de ses parents.

Après une courte partie sur les « pensées » de cet homme vif et original qui n'avait pas été scolarisé ni converti, qui n'avait jamais vécu en ville et posait sur l'administration coloniale un regard critique, déplorant surtout les entraves à sa liberté (de circuler, de chasser...) qu'elle impliquait, la dernière partie de l'ouvrage

est consacrée aux contes. Dix contes d'inégale longueur, donnés en version française, forment ainsi le dernier tiers du livre. Ces contes sont introduits comme « représentatifs de la tradition narrative orale nyanga » (p.189). Certains mettent en scène des animaux (le caméléon et le moineau, l'épervier et le coq...), d'autres des humains, d'autres encore les deux (Chauve-souris et Mille-pattes jouent souvent des rôles de devin ou de conseiller auprès des hommes). Les relations familiales ou amicales sont généralement complexes et plusieurs récits en expliquent certains fondements, par exemple la possibilité que le fils de la plus jeune épouse puisse devenir chef si sa coépouse n'enfante pas, ou encore le fait que le cadet soit initié par les conseillers de son père comme chef-sacré, tandis que son aîné deviendra « père-du-chef-sacré ». Il est tout particulièrement intéressant de remarquer l'importance accordée dans ces contes aux noms que les personnages humains reçoivent. Ils peuvent être significatifs de leurs attributs, comme Ramasseuse-de-problèmes (nom que la coépouse stérile se donne à elle-même, tandis qu'elle nomme Joie sa cadette), Petit-sitôt-né-marche l'enfant prodige qui devient chef-sacré à la place de son frère, ou encore Difficultés-peuvent-être-surmontées, nom que le chef amoureux de la très belle jeune-fille inaccessible se donne à lui-même comme un défi. Mais ils peuvent aussi être à entendre de manière inversée comme dans le conte de Maître-Malin et Maître-Stupide, deux compères dont le plus malin n'est pas celui que l'on croit. Dans le conte titré *l'Interminable rivalité*, la fille du frère de Petit-sitôt-né-marche déchu de son statut d'aîné, est appelée Gardienne-de-l'indicible, tandis que le fils de Petit ne reçoit pas de nom, « parce que sa mère avait décidé qu'elle seule lui donnerait un nom, quand il serait adulte » (p. 264), puis elle l'appelle Longue-vie. Tous ces noms ont bien entendu un sens à comprendre en lien avec le conte, dont ils condensent des éléments qui, de ce fait, échappent à la narration, ce qui est tout particulièrement intéressant dans ce recueil de contes.

Cécile LEGUY